

CHAMBRE(S)

Nous sommes seuls avec la pluie
Qui frappe sans arrêt sur les carreaux

Contre le mur impalpable du corps
Glisse doucement une brise de soie

Je donnerais les mains de mon cœur
Pour être porté jusqu'au torrent agité

Après la grande tempête de lumière
Je vois les bois obscurs de l'attente

Pour la première fois dans le silence
Près de l'horloge entendre le temps

Monter l'escalier découvrir l'étage
Être devant la porte de la chambre

Rester là longtemps ébahi et secoué
Par la vie qui commence et enfin finit.

II.

Les monarques et les bernaches sont loin
Je n'entends plus leurs ailes et leurs cris
Que du silence mur à mur

Personne ne laisse de message dans un coin
Ou sur les murs peints à la chaux blanche
Juste un résidu de poussière

Les lattes du plancher craquent sous les pas
Une table une chaise une paille
Rien qui puisse distraire et égarer

Ici commence une histoire inachevée.

III.

Personne ne parle
Même l'illusion dénudée
Enfin pour un examen

Il n'y a dans le lieu
Qu'une poussière fine
Qui brille en tombant

D'où vient l'écho
Qui vibre dans la pensée
Et loge dans le cœur?

À la fenêtre
Le novice pèse les heures
Minces comme du cristal

L'église ensevelie
Retient de grands secrets
Qui brilleront plus tard

Le temps est venu
D'être un navire de racines
Un fleuve d'élan

Si j'avais vu la nuit
Avant qu'elle n'occupe
Le petit réduit

J'aurais sûrement
Quitter tant d'horizon
Pour la mer

Je ne voyais
Devant moi que le rosier
Rempli de fleurs.

IV.

Inutile dans la nuit d'allumer
Des étoiles déjà éteintes

Où aller demande l'âme
Te voici déjà à la maison

Tous les visages ont fondu
Et coulent entre les murs

Les paroles disparaissent
Dans les rigoles gonflées.

V.

Les idoles brûlent
Une à une
Devant la rue bondée

La foule épuisée
Passe l'heure
À chercher sa soif

Au fond du puits
Le sable fin
Filtre chaque ombre.

VI.

Ne reste d'un entêtement fou
Qu'une courte image dans la tête
Qui apparaît par temps calme

Que rappelle-t-elle en se répétant
Comme un souvenir profond tatoué
Dans la chair des rêveries?

Peut-être que la portée loge
Dans un ailleurs de détresse et de soif
Sans abîme ni ressource.

VII.

Mais j'écris
Parce que personne n'est là
Nul n'attend un mot

Mon âme
Se met à chanter quand la nuit
Approche le matin

Je ne sais
Pas pourquoi toujours innocent
Je ne dors pas

Je reste seul
Avec quelques images des mots
Un immense silence

La porte est là
La fenêtre est toujours ouverte
La brise ne risque rien

Frêle je dure
Avec la solitude encore sauvage
Et trop de mémoire

Je n'ai pas peur
C'est la peur qui tremble toute proche
D'un rayon de lune égaré

Un poète vient
Avec ses yeux comme des mains ferventes
Une écriture fébrile

Je tiens de vous
Des mots tels des essaims d'abeilles
Un voyage de bernaches

C'est le jasmin
Qui tremble encore au bout de l'hiver
Veille un bref parfum

Que disons-nous
Pour que le temps nous patiente follement
Jusqu'à cette aurore?

L'instant a mal
À je ne sais plus quoi dans mon cœur
Et mes entrailles frivoles

Il me peine
D'annoncer les prochaines secousses
D'un tremblement de terre

Je n'y peux rien
Le volcan bave de la salive de feu
De la lave rougeâtre

Je vois dans l'œil
Qui voit une vallée et une route
Pour le pèlerin étonné

La lie du vin
Traîne sur les lèvres rendues muettes
Par l'amer des paroles

À si peu d'instant
D'ici la vague irréprouvable
De la petite fin.

VIII.

Es-tu encore vivant?
J'écris et j'écris
Seul le silence accueille
Mais quoi mais qui?

Dire hèle un rivage
La parole comme une barque
Cherche un quai
Où accoster et déposer.

IX.

Comme une blessure la fenêtre
Permet le sang et la lumière

L'attention cloître le cœur
Bateau bien calme dans la tempête

J'en suis là sur la route
Furie des racines et des fruits

Aucun message pas de graffitis
Il n'y a aucune inscription

Pourtant l'espace sent la sueur
Les odeurs de plusieurs ancêtres

J'ai été souvent précédé
Mais tout le monde est parti

Il n'y a pas d'héritage aucun déchet
L'air est sans poussière je respire

Rien d'autre que le crépuscule
Et le chant lancinant des grillons

Un chasseur vient d'abattre un cerf
Ses cris gémissent avec son sang

Tout est sans miroir
Dans la nuit tu peux enfin voir

Depuis quand bois-tu
Ton visage dans un reflet?

X.

Les pas sont déjà perdus
Il ne fallait pas venir ici
Quand le feu brûle tout

Même les larmes meurent
Quand les peines écrasent
Se diluent tel un vin éventé

La paille n'essuie pas les yeux
Ni les joues ni les lèvres
Peut-être un nuage la brise

Les miettes de cristal sur la face
Creusent des ruisseaux de sang
Des rêves de transparence

Nous resterons là debout
Fixant l'horizon immobile
Comme une paralysie.

XI.

Pas un son
Même pas de la couleur
Toute une année
En noir et blanc

Pas un mot
Même pas un cri
Toute une année
En grand silence

Pas un toucher
Même pas une main
Toute une année
Ivre d'absence.

XII.

Nous attendons la pluie
Et c'est l'orage qui obscurcit
La route et les maisons

Les chevaux sont farouches
Il est plus difficile de les guider
Impossible de les rassurer

Nous poursuivons le chemin
Sans savoir où nous allons
Avec des cartes mouillées

Je m'approche de la mort
D'autres avoisinent la mer
Deux abîmes deux pleins

Pour qui scrute l'horizon
La lumière remplit tout
Même les blessures vives

Je ne cherche rien d'unique
Le pain quotidien me suffit
Je le trouve devant ma porte

M'aime qui salue doucement
Assis sur un âne qui le porte
Vers la fin de son destin

Il n'y aura plus de domicile
Que des tentes et des abris
Au fil des marches et des haltes.

XIII.

Ce ne sont pas des trous
Mais des blessures

Une fosse d'incompréhensible
Nous attend toujours

Pourquoi se cache encore
Dans les faits bruts.

XIV.

De la nuit et des songes
Il ne reste qu'une poussière
De croquis

De chaque côté des sens
Dans l'élan instinctif des torrents
Que du vent

Ce qui tombe de nous
Éponge une charge de désirs
Déjà morts

Dure quelques instants
Cette soif de pérenniser le fini
D'un mirage.

XV.

Il reste un peu de temps
Guette le chant du souffle

Je ne demande que la vie
Après avoir connu la mort.

*

Il y a une grande caravane
Dans tant de nos déserts

Je cherche où se faufile
La voie du sable mouvant.

*

Peut-être arriverons-nous
Un jour avant la fatalité

Corrige les aiguilles du temps
Et les battements du cœur.

*

Trop de cigales et de serpents
Occupent sans pitié le vide

La nuit joue au funambule
Avec des ombres démesurées.

*

Les abeilles annoncent les fleurs
Et les fleurs parlent de récolte

Serions-nous dès le printemps
À côté des premières moissons?

*

XVI.

Fais-moi savoir où tu es vivant

Sur la branche sèche
Un bouton de jasmin

Prophétie sur le destin
La vie surprend toujours

Quand le voyage commence.

XVII.

Jusqu'où lever les bras tendre les mains
Pour toucher le ciel?

Tu es un volcan de sang
Je crains d'être un orage
À genoux je tiens la vie
Entre des paumes vides

Que te dire qui soit l'exaucement
Du pèlerin de la nuée?

*

À part...

*Un agneau de victoire se donne
À connaître au-delà du drame de la mort*

*Un pain de sueur et de sang
Communion au mystère qui nous dépasse*

*Un goût de vinaigre dans la bouche des éveillés
Nous fera peut-être reprendre nos esprits.*

Gilles Bourdeau, le 5 avril 2021